

## DESCARTES ET LE «MENTEUR»

Par KUNITAKA NEGISHI

*Professeur de Français*

### I. *Le «grand livre du monde»*

Après avoir été un bon étudiant, Descartes rejeta son fardeau qu'étaient les cours des professeurs jésuites à La Flèche et se donna aux plaisirs. Dans le «Discours» il nous apprend lui-même que sitôt que l'âge lui permit de sortir de la sujétion de ses précepteurs jésuites, il quitta entièrement l'étude des lettres, et que se résolvant de ne chercher plus d'autre science, que celle qui pourrait se trouver en lui-même, ou bien dans «le grand livre du monde», il employa le reste de sa jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions.

Or, menteurs comme une épitaphe, les biographes orthodoxes de ce nouveau Jésus veulent à tout prix combler le vide qui existe chez lui entre le bon étudiant et le grand savant, en faisant d'un jenne galant qui court après les vanités de ce monde un pèlerin qui parcourt comme Jean le Baptiste le désert pour ramasser quelque vérité révélée. Et Descartes lui-même qui, comme Aristote, ne reconnaît point l'existence du vide, s'efforce de donner à la période de jeunesse de sa vie une explication raisonnable, et prétend que le livre du monde lui était plus utile que les bouquins de la bibliothèque du collège de La Flèche ou les cours à l'Université de Poitiers. Si ce qu'il préteud était vrai, il resterait encore à savoir si notre philosophe était d'avance sûr de l'utilité de ce livre et s'il parcourait l'Europe pour cela seul.

Le Discours de la méthode est une autobiographie où le philosophe expose assez objectivement sa vie et la formation de son esprit. Mais quand il parle de sa période de jeunesse, on ne doit pas prendre à la lettre son récit. Chien qui marche, on trouve, dit le proverbe. Aussi ce livre aurait-il contenu quelques bonnes leçons qui servirait plus tard de matériaux à la construction du palais splendide qu'est son système. Mais il ne faut pas prendre l'effet pour la cause: ce n'est pas pour écrire plus tard son Discours qu'il se mêla de la Rose-Croix, ou qu'il fit de mauvaises connaissances telles que Théophile et d'autres célèbres libertins de Paris, mais uniquement pour donner cours à ses passions débordantes. On est bête quand on est jeune; Descartes ne fit pas exception.

On me protestera certainement en me rappelant que mon opinion n'est qu'une hypothèse sans fondement, et me conseillera de ne pas commettre une bassesse de faire de la vie d'un génie un roman burlesque. J'y consens. Mais, si j'y en ajoute un, toutes les études biographiques faites sur la jeunesse de Descartes ne sont que des romans. M. Charles Adam qui fait autorité en matière de la vie de Descartes écrit : «L'emploi exact des sept années, de 1612 à 1619, et qui furent si bien remplies, nous reste totalement inconnu, et sur cette partie si intéressante de la vie de notre philosophe, nous en sommes réduits à des conjectures.» (Adam et Tannery: Descartes, sa vie et ses oeuvres, Tome XII, Pp. 34—35) C'est donc, en opposant conjecture à conjecture, on fabrique là-dessus des thèses de doctorat qui font du philosophe un esprit sans corps. Je ne suivrai pas cette docte et vaine méthode, et j'étudierai l'esquisse faite par Corneille, Shakespeare en France, si Descartes était un Bacon, d'un jeune poitevin qu'on aurait dit jumau de notre René, pour présumer ce qu'il aurait lu dans le grand livre du monde.

## II. *La vie joyeuse d'un «menteur»*

Des gens prétendent que le théâtre de Shakespeare est de la main de Bacon ; il ne manque pas de curieux qui veulent répandre un mythe du même goût au sujet du théâtre de Corneille pour nous faire croire que comme tous les biens viennent de Dieu, toutes les grandes oeuvres, soit littéraires, soit scientifiques du Grand siècle eussent comme père unique un Jupiter grainetier. Rendons à Corneille ce qui est à Corneille. Mais, à la veille de la publication des «Principes de la philosophie», Corneille ne pensa-t-il pas à faire allusion à notre philosophe qui venait d'abattre en polémique acharnée Voétirus qui disait, dit-on, à son fils, «Vas, cours, vole, et me venge ! en créant le rôle de Dorante ? C'est très probable. Les écrivains littéraires ne sont pas si sculpuleux qu'ils s'empêchent de mettre en scène sous un autre nom une personne en vedette. Et si l'on peut reconnaître dans le «menteur» et Descartes le même personnage, cela contribuera beaucoup à l'étude de la philosophie contemporaine. Mais ce que je veux soutenir ici, ce n'est pas l'identité de ces deux poitevins, mais c'est ce fait que deux contemporains qui se trouvent presque dans les mêmes conditions et qui respirent le même air doivent présenter quelques caractères communs, et que par conséquent, si l'on parvient à éclaircir la vie de l'un des deux, celle de l'autre recevra en même temps, plus de jour qu'auparavant. Ainsi j'étudie le «Menteur» de Corneille pour remplir le vide que laissent les documents sur la vie de Descartes.

Un jeune noble nommé Dorante qui a reçu de son père le consentement de «changer la robe pour l'épée, arrive à Paris après ses études de droit à Poitiers ; il va maintenant entrer dans «le pays du beau monde et des

galanteries» en quittant les «royaumes du Code». Pendant qu'il médite comme l'on gouverne les dames, deux jeunes filles, Clarice et Lucrece, viennent à passer. Dorante ne perd pas l'occasion de faire son premier coup d'essai, feignant d'être amoureux de Clarice depuis plus d'une année et d'avoir fait quatre ans la guerre en Allemagne, avec éclat. Les deux dames s'en vont émerveillées de ses exploits.

Mais malgré de ce succès, le malheur pour Dorante est de croire que celle qui lui plaît se nomme Lucrece. En s'obstinant dans son erreur, et en entassant mensonges sur mensonges, il se trouve obligé de se battre en duel avec son ami Alcippe, et d'épouser celle qu'il croit être Clarice. Mais et son esprit et son courage le sauvent et il réussit à s'échapper des mains de Géronte, son père, si importun et si important qu'un fils japonais l'appellerait ampontan.

### III. *Larvatus prodeo*

Le principe de Dorante, dans le sens où Montesquieu entend ce mot dans son «Esprit des Lois», est exactement celui du jeune Descartes. Ce qui conduit Dorante conduit aussi notre René. Par exemple, le même mobile leur fait «changer la robe pour l'épée». Mais entre eux il y a cette très petite différence presque insignifiante que René est souvent plus menteur que le «menteur», tandis que Dorante ne l'est que quand il a besoin de l'être. En un mot, Dorante est un franc épicurien serein, au lieu que René a beaucoup de peine à se déchaîner de son mauvais goût de mystification : «*Larvatus prodeo* ; j'entre en scène avec un masque.»

Du temps de Descartes, tout le monde était épris de gloire. Henri IV qui était lui-même luxurieux et mal élevé ne parvint qu'à demi à domestiquer les animaux féroces qui se moquaient de l'autorité et cherchaient toujours à s'entre-dévoré. Les chaînes et les brides de Richelieu les ayant empêché de redevenir marrons, on cherchait dans la gloire une cratère de leur énergie débordante. Richelieu lui-même était fou de la gloire ou plutôt de toutes les gloires : il chercha même la gloire littéraire, et fit fabriquer des pièces de théâtre couronnés de son nom. Aussi voulait-on se faire un Rodrigue. Mais il y a beaucoup de gens qui, bien qu'ils ne soient pas disciples de Socrate, se connaissent très bien incapable de l'être. C'est ainsi que Corneille se contente d'écrire le Cid au lieu de l'être lui-même, et décrit en la personne de Dorante ses contemporains mégalomanes, fanfarons et luxurieux, mais qui ont en même temps quelque chose d'héroïque. Et il est très naturel qu'il y a à côté de ces mégalomanes fanfarons une autre catégorie de mégalomanes masqués, qui ne veulent pas être le Cid jusqu'à ce qu'on les appelle le Cid. Cela va sans dire qu'entre ces deux catégories de gens la distance est presque nulle.

IV. *René et Dorante*

On dit que Descartes naquit à La Haye en Tourraine, le 31 mars 1596. Il n'est pas donc poitevin, dira-t-on. Mais La Haye est sur la rive droite de la Creuse, et confine au Poitou, qui commence de l'autre côté de la rivière. Et Dieu avait voulu que René fût du même pays que Dorante. Aussi la mère du futur philosophe, venant à La Haye faire ses couches, fut prise en chemin des douleurs de l'enfantement, mit René au monde au bord d'un fossé, à un endroit nommé le Pré-Falot. D'ailleurs sa famille était poitevine, et, au témoignage de Saumaise en 1637, Descartes prenait le titre de «gentilhomme de Poitou»; ce fut sous cette dénomination de «Poitevin» qu'il s'inscrivit en 1630 sur les registres de l'Université de Leyde; et il se présenta aussi comme «Poitevin» à Beccman, lorsqu'il fit sa rencontre à Bréda en 1618. Donc, Descartes et du Poitou, tout comme Tartarin est de Tarascon. Et puis, après avoir fait ses humanités au collège de La Flèche, il alla à Poitiers faire ses études de droit et fut admis licencié en droit le 10 novembre 1616. Donc, si Corneille adopta Descartes comme modèle de son «Menteur», il avait bien raison de faire de Dorante un Poitevin gradué en droit de l'Université de Poitiers.

Pourquoi Descartes choisit-il la carrière des armes? A moins qu'on ne se fisse moine, un jeune noble devait choisir entre la robe et l'épée; ordinairement un licencié en droit achèterait une charge de conseiller comme Pierre Descartes, son frère aimé. Mais René aussi bien que Dorante prit l'épée. Le motif en est exprimé dans la pièce du «Menteur» par la bouche de Dorante lui-même: Il quitta «la robe pour l'épée» et fit «banqueroute à ce fatras de lois», parce qu'un «homme à paragraphe est un joli galant» et que c'est un beau «compliment à charmer une dame de lui dire: J'apporte à vos beautés un coeur nouveau venu des universités», tandis qu'on «s'introduit bien mieux à titre de vaillant.» Ce qu'aimaient les dames d'alors, ce n'était ni le Code ni ses Authentiques, mais c'était la guerre et le Allemagne.....Quoi! Vous avez vu donc l'Allemagne et la guerre? Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.....Il fallait donc aller en Allemagne faire la guerre pour conquérir les âmes féminines à Paris. M. Gilson remarque que le héros du «Menteur» de P. Corneille témoigne à quel point le curriculum vitae du jeune Descartes se conformait à des usages répandus. (E. Gilson, Discours de la Méthode, P. 144) Je ne comprends pas pourquoi il y a beaucoup de gens qui veulent donner une explication particulière au motif de Descartes qui avait choisi la carrière des armes: purement et simplement il suivit la mode comme Dorante.

Ainsi Descartes se fit militaire, non pas pour se faire tuer, mais pour s'amuser et se faire aimer des dames. D'ailleurs c'était un volontaire

s'équipant à ses frais et ne recevant point de solde, tout à fait libre de choisir entre le combat d'armes et le combat d'amour. Il partit pour l'Allemagne non pas pour assister à une bataille, d'ailleurs il n'y assista jamais, mais pour assister aux fêtes du couronnement de l'empereur Ferdinand. Or, pour être admis à la cérémonie du couronnement d'un empereur, il faut, bien entendu, des titres, des décorations. Le fils d'un petit noble de province n'en avait point. Il usa tous les moyens pour s'y introduire. Savez-vous ce qu'on fait pour voir un bon match de base-ball quand on ne peut se procurer de ticket au guichet ? C'est justement ce que Descartes fit. Il alla aussi en Italie pour voir à Venise le drôle de fête annuelle des épousailles du doge avec l'Adriatique et le petit anneau d'or lancé en grande pompe dans la mer ; il traversa Florence, mais comme déclare notre philosophe dans une lettre du 11 octobre 1638, il ne daigna pas voir Galilée, et n'eut aucune communication avec cet illustre savant florentin ; voilà la manière de notre philosophe de lire le grand livre du monde. De même que Dorante se dispense d'aller en Allemagne, de même Descartes se dispense de combattre ; tous les deux se font militaires pour s'amuser. Quelle drôle de façon de porter l'épée !

Cependant ces deux militaires qui ne se présentent jamais sur le champ de bataille ne craignent point le duel. Le duel est un sport très excitatif, très à la mode au dix-septième siècle. On se bat en duel pour rien. Et si l'occasion se présente de se battre en duel pour une dame, on bénit Dieu. Dorante accepte donc avec plaisir la proposition d'Alcippe d'un duel à propos d'une prétendue fête de nuit offerte à Clarice. Pendant qu'ils se battent, Philiste vient à passer et les sépare. Ainsi, aucun d'eux n'est blessé. Mais comme menteur qu'il est, Dorante raconte à son valet qu'il a percé à deux coups son ennemi. Or Descartes ne se contente point d'un pareil mensonge banal. La scène de son duel doit être beaucoup plus dramatique. Il invente une histoire dans laquelle il désarme son adversaire et lui fait grâce de la vie sous condition de se présenter devant la dame pour les beaux yeux de qui l'on s'est battu. Corneille empruntera bientôt ce conte merveilleux à notre philosophe pour décrire don Sanche désarmé, en portant son épée de la part du vainqueur aux pieds de Chimène. Lequel des deux est le plus menteur, Descartes ou le «Menteur» ? Descartes raconte aussi dans ses *Experimenta* une aventure peu vraisemblable d'un complot de mariniers pour lui ôter et la bourse et la vie, à bord d'un navire où il était embarqué. Descartes s'en aperçoit, et l'épée à la main, il s'écrie : «Paissez Navarrois, Mores et Castillans, et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants ; Unissez-vous ensemble, et faites une armée, pour combattre un philosophe, modèle du Menteur !» Bien entendu, tout le monde se rend et lui demande grâce et appelle notre René leur Cid. Ainsi, quand il n'y a point de témoins, Descartes est aussi vaillant que Rodorigue, et plus doué que lui de talent dramaturgique.

Mais l'esthétique de Descartes est plus précieuse que classique: au-dessus de la région des choses sensibles, *Experimenta*, et audessus de la région des choses intellectuelle, ou région des Muses, Parnassus, se trouve la région des choses divines, *Olympia*. Et son opuscule *Olympia* a pour sujet son songe au poêle, comédie en trois actes: où sous l'influence des Rose-Croix, (jusque là il se faisait appeler Monsieur du Perron, mais depuis lors il est Renatus Cartesius pour conformer son cachet au sceau de la confrérie des Rose-Croix,) il en raconte de belles d'un melon comme il conte des couleurs. C'est pourquoi Huygens et Leibniz lui reproche d'être «illuminé». Comme précieux, Descartes est beaucoup moins raffiné que son successeur Dorante qui sait manier assez bien un langage précieux.

On ne peut ni mépriser ni haïr Dorante; c'est qu'il est en beaucoup d'endroits, différent des menteurs ordinaires. Quand les menteurs professionnels voient leur patron se fâcher, ils vont en avion s'excuser aux États-Unis. Ces affranchis sont sans exception des lâches, tandis que Dorante est toujours vaillant; si en même temps qu'il reçoit un billet d'une belle qui l'invite à venir sous le balcon, il reçoit un autre billet qui le provoque en duel, au lieu de s'en embarrasser, il se félicite d'avoir tant d'aventures en si peu de temps. «Je revins, dit-il, hier au soir de Poitiers, d'aujourd'hui seulement je produis mon visage, et j'ai déjà querelle, amour et mariage: pour un commencement ce n'est point mal trouvé. Mais allons voir celui qui m'ose quereller.» Ainsi il craint moins la mort qu'on ne craint le dentiste qui vous arraché une dent creuse.

Souvent ses mensonges le mettent dans une situation critique. Mais il ne se décourage pas. Si son domestique le raille de ce que la vérité même perd son crédit en passant par la bouche d'un menteur, il répondra tranquillement qu'il faudra essayer si par quelque autre bouche elle pourra trouver un accueil moins farouche, et il ira sur le chevet rêver quelque moyen de se tirer d'affaire, car, "il sera demain jour, et la unit porte avis". En ce sens, il est plus courageux que François I<sup>er</sup> qui disait; «Tout est perdu sauf l'honneur!»

Un menteur courageux et optimiste comme Dorante n'était-il pas cependant l'image de la plupart des jeunes hommes de la première moitié du dix-septième siècle? Qui veut faire l'ange fait la bête, dit le proverbe. On veut imiter Rodorigue et, en fait, agit comme Dorante. Les conduites enfantines et souvent imprudentes de celui-ci ont, malgré cela, quelque chose de noble.

De même, les jeunes gens de son temps, encore impolis et importuns n'en étaient pas moins héroïques. Ces seuls mots d'un édit du roi: Quant à ceux qui ont la lâcheté d'appeler des seconds, firent abolir l'usage des seconds, tandis qu'on se moqua des mêmes édits qui voulaient prononcer que c'était aussi une lâcheté de se battre en duel. Si Corneille avait fait de Dorante un lâche, la pièce du "Menteur" n'aurait pas eu de

succès. Comme le proverbe le dit, les fous inventent les modes, et les Descartes les suivent. Oui, notre René devait, pour se mettre à la mode, se battre en duel et dépeindre son vrai ou faux duel d'une manière théâtrale.

L'attitude de Dorante envers son père, les savants instituteurs de France la mettent souvent en question, et lui reprochent toujours de son ingratitude. D'après eux, son père Gêronte est un aussi bonhomme que le père Noël, qui, indignement trompé par son fils dont il accepte tous les mensonges, conserve sa dignité dans sa faiblesse et sa crédulité. D'après eux donc, Dorante est un fils indigne et odieux. Ces vénérables précepteurs savent tout sauf la vérité: Le Bonhomme de Noël n'exige rien de nos enfants, tandis que Gêronte n'est qu'un monstre qui veut à tout prix imposer sa volonté à son fils unique! Comme le dit Bodin, ceux qui veulent imposer les taxes ou vous en imposer, ce sont des imposteurs. C'est pourquoi le spectateur applaudit Dorante, quand il envoie promener un de ces ennemis publics.

Ces critiques édifians feignent d'ignorer la différence qui existe entre la structure de la famille française d'avant la Révolution et de celle d'après la Révolution. L'autorité absolue du père de famille était un des soutiens de la féodalité et de la monarchie absolue, comme le pouvoir ecclésiastique en était un autre. Ne vous rappelez-vous pas que le père impuissant de Mirabeau avait le pouvoir de mettre en prison son fils qui ne lui était pas aveuglément obéissant? Cet imbécile de Gêronte va plus loin: il déclare qu'il tuera de sa main son fils unique, si celui-ci refuse la main d'une fille qu'il lui impose. Si Dorante était aussi imbécile que son père, la scène deviendrait pathétique. Quand on voit sur la scène la férocité de Thésée dévouant Hyppolite au courroux de Neptune, on s'indigne de la puissance paternelle écrasant la jeunesse innocente; C'est une sublime tragédie. Or, si Dorante, à force d'invention et d'adresse, se tire de la même situation qu'Hyppolite, et réussit à mener son père par le nez, on rit de bon coeur et félicite la jeunesse triomphante sur le despotisme ignorant, c'est une bonne comédie. Ainsi la lutte entre le père et le fils continuait sous l'ancien régime sur la scène et dans la foyer. Or, la Révolution et l'Empire a changé la structure de la famille. Depuis lors, ce ne serait plus un péché de prêcher la piété filiale: Le père ne sera plus un monstre qui dévore ses enfants; quoique bête, il s'est métamorphosé en chien de garde des écus qu'il avait amassé lui-même. Qui veut le patrimoine aime celui qui le laisse. Les instituteurs doivent donc étudier le changement structural de la famille avant de critiquer la conduite de Dorante.

La piété filiale chez Descartes n'était pas plus grande que chez Dorante. Tous les deux ne connaissent point l'amour maternel. Notre philosophe n'a pas même le souvenir de sa mère; il dit plus tard à la

princesse Elisabeth, la seule personne à qui dans ses lettres il ait jamais parlé de sa mère, qu'il perdit celle-ci «peu de jours après sa naissance». En quoi il se trompe, car, ce fut peu de jours après la naissance de son frère. Mais cela lui était égal, car il n'aimait aucune personne de sa famille.

Corneille ne se sent point le goût de faire paraître une mère sur la scène. Aussi ni Rodorigne ni Dorante n'ont pas de mère; ils sont des fils uniques. Tant pis pour eux! Ils doivent ou bien obéir à son père et au despotisme que celui-ci représente, ou bien lutter contre lui. A ce point de vue, notre philosophe a plus de veine, grâce à la fécondité des deux femmes de Joachim Descartes son père: il ne s'occupe guère de son père, et son père, de son côté, ne s'occupe guère de lui, de deux côtés l'indifférence totale. D'autre part, aucune personne de sa famille ne paraît s'être intéressé au philosophe. Descartes perdit presque en même temps son père et sa soeur aînée. Or, sa famille ne daigna pas lui faire part de ces décès. Aussi notre philosophe fut-il exempté d'assister à leurs funérailles. D'ailleurs, faute de matériaux, nous ignorons les vrais sentiments du Géronte de René pour son fils. Mais il est probable que le vieux magistrat eût du dépit contre un fils qui n'avait pas suivi la carrière qui lui était destinée. Un anecdoté tiré d'un manuscrit d'Eustache de Rosny-vine rapporte que Joachim Descartes «était très fâché de voir que son fils s'adonnât à l'étude de la philosophie, au point d'écrire et de faire des livres.....Il dit ce qui suit à autre Joachim Descartes son fils du second lit: De tous mes enfants, je n'ai de mécontentement que de la part d'un seul. Faut-il que j'aie mis au monde un fils assez ridicule pour se faire relia en veau!» C'est un Géronte défensif: un Géronte offensif dirait comme le père de Rodorigue: Le fils dégénère qui survit un moment à l'honneur de son père! De là on peut conclure que les pères de Rodorigne, de Dorante et de Descartes étaient sans exception despotes. A son tour, Descartes ne montre dans aucun endroit de ses correspondances, d'affection envers aucun membre de sa famille. C'est un vrai «égotiste». Elevé sans affection de la mère, et n'éprouvant aucune affection pour le père, René et Dorante veut faire sans contrainte tout ce qui leur plaît.

#### V. La «morale provisoire» et la littérature égotiste

Le «Menteur» de Corneille est un chef-d'oeuvre comique du théâtre classique comme le «Cid» en est un chef-d'œuvre tragique. La cause du succès de ces deux pièces consiste en ce que Dorante et Rodorigue représentent la jeune passion du Grand Siècle, qui provient de la confiance en soi-même. Et cette même confiance en soi-même, Descartes l'expose dans ses quatre maximes de la morale provisoire.

La prudence de Descartes exige pour la vie extérieure qu' on vive en



honnête homme, sans prétendre rien innover ni en politique, ni en religion, tout en adoptant provisoirement «la religion de sa nourrice». Or, quant à la vie intérieure, on doit prendre parti, après réflexion, et une fois la décision prise, on doit rester inébranlable, et ne doit avoir, quoi qu'il arrive, ni regret ni remords. Impassibilité à l'égard des événements qui ne dépendent pas de nous.

Mélange curieux d'épicurisme et de stoïcisme, sans aucune trace de christianisme! Le fond de cette morale est cette confiance en soi-même, en soi tout seul, sans égard à la volonté d'un Dieu, n'ayant ni besoin ni souci de la grâce divine. De là cette fermeté et résolution d'un Roderigue, de là ce mépris de tout remords comme inutile d'un Dorante.

D'ailleurs la prétendue morale provisoire de Descartes paraît être la morale perpétuelle de certains libertins. Balzac épistolier, un des amis intimes du jeune Descartes et par conséquent, un des princes des libertins de Paris, expose dans son second recueil de lettres, des maximes de morale tout à fait semblables à celles de notre philosophe. Le libertinage n'est-t-il pas une doctrine qui nous conseille de faire tout ce qu'on veut et de ne pas avoir ni regret ni remords de ce qui arrive conséquemment?

Molière imite Corneille en écrivant son «Don Juan»! Don Juan c'est Dorante; Sganarelle n'est rien moins que Cliton. Mais Don Juan de Molière manque de cette jeune passion qui anime Dorante et Roderigue. Et dans cette pièce, la morale de Descartes est mitigée par trop. C'est pourquoi comme comédie Don Juan est inférieur au Menteur.

Au 19<sup>e</sup> siècle, Dorante réapparaît sous le nom de Julien Sorel dans «le Rouge et le Noir». Mais ce roman n'est point comique. Julien ne peut accepter sans plainte l'ordre établi, ni s'en moquer tranquillement: C'est un libertin réfractaire. En tout cas, Dorante, Don Juan et Julien sont des «égotistes» qui observent plus ou moins les maximes de la «morale provisoire» de Descartes. Si Nietzsche aime la France sous la regne de Louis XIII, c'est qu'il y trouve des héros égotistes pleins de vigueur comme lui-même. Et c'est à Pierre Corneille que nous devons le Menteur, premier type de ces égotistes. De ce point de vue, peut-être faudra-t-il refondre les jugements en cours sur le Menteur. Relisez le Menteur, vous y verrez revivre le jeune Descartes; Relisez le Discours, vous saurez l'esthétique du grand Corneille qui a créé Dorante.